

R E N  
C O N  
T R E

ENTRETIEN  
AVEC  
JULIA KRISTEVA

—

Anastasia Vécrin



# UNE CONVERSATION PERMANENTE

Entretien avec Julia Kristeva

**L**a curiosité de Julia Kristeva est sans limite. Psychanalyste, philosophe, linguiste ou écrivain, elle a notamment créé le Centre Roland-Barthes à l'Université Paris VII-Diderot (Institut de la pensée contemporaine), et a publié une trentaine d'ouvrages. Le dernier, *Du mariage considéré comme un des beaux-arts*<sup>1</sup>, écrit avec Philippe Sollers, recense quatre dialogues entre ces époux : cinquante ans de vie commune où chaque épreuve a été l'occasion d'une renaissance.

**Votre dernier livre avec Philippe Sollers s'intitule *Du mariage considéré comme un des beaux-arts*. Quelles seraient les leçons du professeur Kristeva pour faire du mariage un chef-d'œuvre ?**

Il ne s'agit pas de donner des leçons mais plutôt d'inviter à penser une expérience limite, et c'est pourquoi nous avons choisi avec Philippe Sollers ce titre, qui se réfère à *De l'assassinat considéré comme un des beaux-arts*<sup>2</sup>, de Thomas de Quincey, et au livre de Michel Leiris, *De la littérature considérée comme une tauromachie*<sup>3</sup>. Le mariage oscille entre deux écueils, l'idylle romantique, illusoire, et le dispositif juridique, sécuritaire, qui prétend harmoniser et perpétuer le lien ; autant de valeurs refuges en ces temps « en perte de valeurs » ? Le contrat marital recouvre une expérience dans laquelle la pulsion de vie se noue à la pulsion de mort, composantes anthropologiques auxquelles s'exposent, pour le meilleur et pour le pire, les deux partenaires. *L'expérience intérieure*, dont le sens s'élabore dans la pensée européenne depuis la mystique, en passant par Hegel, Heidegger, Bataille et jusqu'à Freud, est un lien risqué à l'autre, un lien à la fois psychique, somatique, narcissique et idéal, sexuel et mortel, qui me déstabilise et me

reconstitue. Cette effervescence nécessite, pour être abordée, d'emprunter à la polyphonie des Arts, aux divers langages de la musique, la peinture, la danse, et à la littérature, à la poésie. En évitant l'étalage spectaculaire des sentiments, comme l'aspiration à la sécurité par la force de la loi...

Ce n'est pas parce qu'on essaie de moderniser cette institution primordiale, au fondement de toute société, qu'on devrait se priver d'ausculter sa fragilité. Un pacte, quel qu'il soit, ne résout pas la fervente hainamoration entre les deux contractants. L'alliance de deux singularités exige un ajustement permanent, une incessante conversation aussi délicate qu'un des *beaux-arts*, pour que l'hainamoration ne se délite en stridente cacophonie.

**Comment faire vivre l'effervescence du lien amoureux au quotidien, n'est-il pas inéluctable qu'une lassitude s'installe ?**

Si c'est inéluctable, vive le divorce ! Mais l'ennui, les conflits et les frustrations peuvent devenir l'occasion d'une mise en question et d'une renaissance. « Renaître n'a jamais été au-dessus de mes forces », clamait la gourmande Colette en avalant ses déprimés. Déclaration prétentieuse ? Certainement. À moins qu'elle ne touche au cœur de certaines épreuves féminines. La maternité, par exemple : irrésistible adhérence à l'élément vital, qui rend le *soin* inhérent à cette vocation, quand elle ne s'effondre pas dans la psychose. Et puisque je partage la position de Freud, selon laquelle la bisexualité psychique est constitutive des êtres parlants, je crois qu'il y a du féminin et du masculin dans les deux sexes. C'est bien cette cohabitation à quatre (mon féminin n'est pas son féminin, son masculin n'est pas mon masculin) qui nous a certainement permis, dans notre mariage considéré comme un des beaux-arts, de miser instinctivement sur la possibilité de recommencer, de refonder le lien. Le couple que nous formons avec Philippe Sollers n'est pas un couple fusionnel, mais davantage une sorte de renaissance continue par l'accordage des pulsions, de la sublimation et du débat intellectuel. Nous avons lu les mêmes livres et partageons le même investissement politique-philosophique-éthique, sur lesquels nos avis le plus souvent... divergent ! Ce n'est pas toujours facile, mais ce n'est jamais ennuyeux et souvent très drôle.

Cette renaissance n'est possible que si elle repose sur le socle de la complicité, des affinités électives. Le moment-clé de la rencontre des singularités accordées, qui fait événement – le *kairos* grec –, maintient dans la durée la conviction que c'est *le lieu où je dois être*.

### **Comment conjuguer la singularité, la liberté et l'amour de l'autre ?**

Il faut être psychanalyste ! La notion freudienne de transfert-contre-transfert désigne cette variante du soin, qui requiert de l'analyste une forte empathie avec l'analysant, ainsi que la capacité de déprise, d'élucidation et de recommencement. Il s'agit de capter les mouvements pulsionnels et la pensée de l'autre, d'accompagner leur sens et leur non-sens. Ce jeu de transfert et de contre-transfert est essentiel dans la relation dite conjugale, chacun assumant tour à tour le rôle d'analyste et d'analysant. Dans l'auscultation des frustrations et des acquis de l'autre et de soi, le lien lui-même se transforme, il devient plus complexe, capable de développer de nouvelles capacités de désirs et de créations.

### **Que faire face à l'infidélité ? Et comment expliquez-vous que l'on reste attaché à la fidélité sexuelle ?**

Thérèse d'Avila écrivait déjà que l'amour n'est pas stationnaire ; et le désir de l'homme et de la femme, que la modernité a affranchi et déculpabilisé, l'est encore moins. Dans *Histoires d'amour*<sup>4</sup>, j'ai analysé les transformations du sentiment amoureux dans notre culture occidentale. L'amour n'a pas toujours été la norme dans les couples hétérosexuels et encore moins entre époux ! Au temps de Platon, c'est un élan vers le Bien et le Beau qui unit le maître et le disciple, et ne se déclinait qu'au masculin... Le *matrimonium* romain était un pacte entre le père et le mari, le rôle de la femme se limitait à assurer la descendance, il n'était pas question de sentiments. Ce n'est qu'avec le Cantique des cantiques qu'apparaît la possibilité d'un lien *légal et amoureux* entre un homme et une femme. La Sulamite se languit de son époux, le roi-berger qui ne cesse de la fuir ; écrit au X<sup>e</sup> siècle avant J.-C., le poème sensuel n'a été inséré dans les textes bibliques qu'au I<sup>er</sup> siècle après J.-C. Le christianisme

inscrit le lien amoureux dans la *foi* qui lie le croyant à Dieu; l'entrelacs de l'amour divin avec l'amour profane est modulé par la poésie courtoise des troubadours, avant le réveil des désirs charnels à la Renaissance. Les Lumières préfigurent la libération des mœurs, aggravée par le libertinage. Au XX<sup>e</sup> siècle, la maternité choisie, le *hard sex*, le *cyberporn*, les homosexualités et le *genre* déculpabilisés, les avancées des techniques reproductives, le mariage pour tous, les *métamorphoses de la parentalité* nous reposent de nouveau et la question du mariage, et celle de l'inconstance de l'amour...

L'infidélité blesse pour des raisons à la fois biologiques et culturelles. Soucieux d'assurer sa descendance, les vivants ont eu besoin de sécurité, d'un territoire protégé et d'une filiation fiable. La régulation sociale de la sexualité s'est organisée. Les femmes –ultimes garantes de la survie de l'espèce– réclamaient des gratifications narcissiques et matérielles qui requéraient la préférence, sinon la fidélité sexuelle. La libido masculine conquérante a tenté de se réserver l'exclusivité en confinant les génitrices au foyer. Devenue vertu religieuse, la fidélité s'est transmuée ensuite en valeur morale; *Emile* et *La Nouvelle Héloïse*<sup>5</sup>, de Jean-Jacques Rousseau, ont forgé le modèle du couple bourgeois bicéphale, à la fois *procréateur* de l'homme naturel et formateur de *citoyens vertueux* pour les besoins de l'État moderne, qui a dominé pendant l'époque de l'industrialisation.

Le surmoi des spectateurs globalisés que nous sommes a hérité de ces idéologies du passé, nous orientant vers plus de normes et plus de stabilité; mais de nouveaux facteurs socio-historiques encouragent, au contraire, les désirs centripètes et la tendance à la créativité, par définition perturbante, innovante. Vivre ensemble pendant cinquante ans n'est possible que si cette expérience s'avère capable d'abriter la violence de la liberté. Violence du jouir, violence de la mise à mort du vieux *soi* et de l'ancien *autre*. Alors, si le mariage ne se détruit pas dans le sadomasochisme et s'il évite de se figer comme une résistance à la liberté, ce *lieu où je dois être* se construit comme le foyer et le port d'attache de mes libertés, condition de leur émergence et de leur élucidation. De nouveaux liens surgissent en lui et à travers lui, qui ne produisent ni blessure ni rejet, s'ils permettent à chacun des protagonistes et au lien lui-même de ne pas s'immobiliser, mais de se réinventer en permanence.

### **La blessure est pourtant inévitable...**

Le bonheur est un deuil du malheur, et il n'existe qu'au prix de l'acceptation de l'œuvre de la mort en nous. Comment vivre avec ça ? La gestion religieuse de l'amour sacralise le mariage, en flattant les croyants avec des promesses paradisiaques, et en considérant que le diable du désir est un ennemi extérieur. Elle n'est pas tenable. Par ailleurs, nous savons aujourd'hui que l'apoptose - l'autodestruction des cellules - est une constante du processus vital : nous sommes sculptés par la mort. Avons-nous vraiment intégré ce constat biologique à notre vision de la vie, de la vie psychique, et *a fortiori* de la vie à deux ? Nivi, le personnage principal de mon roman *L'Horloge enchantée*<sup>6</sup>, réinvente le lien amoureux avec son amant, l'astrophysicien Théo, pour lequel le cosmos n'est plus un *univers* obéissant aux lois physiques universelles, mais un *multivers* fait de galaxies où ces lois se déclinent différemment. Le couple dont Philippe Sollers et moi parlons serait plutôt un *multivers*.

### **Comment s'est passée votre rencontre avec la philosophie ?**

Très tôt, au lycée. En Bulgarie, on nous apprenait le marxisme et son fondement, la philosophie de Hegel. J'ai cru apprivoiser la négativité de l'esprit absolu hégélien en m'imprégnant des romans de Dostoïevski que mon père affectionnait. Dans ces fictions carnavalesques où la folie et le démoniaque côtoient la destructivité, la révolte et la souveraine sagesse, je trouvais une incarnation de la dialectique. Philosophie et littérature ne faisaient qu'un... Un avant-goût de Freud... En arrivant à Paris, j'ai approfondi Husserl et la phénoménologie, grâce à Philippe Sollers et aux publications philosophiques dans la revue *Tel Quel*.

### **Quelle est l'œuvre philosophique qui vous a le plus marquée ?**

Sans conteste, l'œuvre de Hegel, la *Phénoménologie de l'esprit*<sup>7</sup>, la *Science de la logique*<sup>8</sup>... L'article de Heidegger<sup>9</sup> : « Hegel et son concept de l'expérience » m'a beaucoup marquée. Le « matérialisme dialectique »

ignorait l'histoire des religions, mais *Les Leçons sur la philosophie de la religion*<sup>10</sup> de Hegel m'ont orientée vers ce continent, puis j'ai élargi et approfondi mes connaissances avec les enquêtes sur les croyances de l'anthropologie et surtout avec les interrogations théoriques freudiennes. Ce long cheminement intellectuel, que je décris dans *Cet incroyable besoin de croire*<sup>11</sup>, témoigne d'une « transvaluation de la tradition », selon l'expression nietzschéenne (« *umwertung aller werte* »).

Aussi, dans cette perspective philosophique, j'ai pu avancer qu'il existe un *vendredi saint absolu* dans l'expérience du mariage. Entendons que le constat « Dieu est mort » (Nietzsche) veut tout dire sauf que Dieu n'existe pas. Même dans l'épreuve de la mort, ça ne disparaît pas, ça recommence. Ça: le lieu du sens sensible, l'expérience de la rencontre qui, avec ses affinités persistantes et ses libertés à élucider, devient un recommencement possible. N'est-ce pas la logique même de la créativité? des beaux-arts? de la psychanalyse aussi: « Vous avez mal, vous n'avez plus de désir, vous ne pensez plus? reprend-elle en substance. – Parlons-en, il peut en être autrement. » Une certaine pratique de l'amour. Nivi, mon double dans *L'Horloge enchantée*, vous le dira en images.■

(1) Julia KRISTEVA et Philippe SOLLERS, *Du mariage considéré comme un des beaux-arts*, Éditions Fayard, 2015

(2) Thomas de QUINCEY, *De l'assassinat considéré comme un des beaux-arts*, Éditions Gallimard, 2002

(3) Michel LEIRIS, *L'Âge d'homme précédé de De la littérature considérée comme une taumachie*, Éditions Gallimard, 1973

(4) Julia KRISTEVA, *Histoires d'amour*, Éditions Gallimard, 1985

(5) Jean-Jacques ROUSSEAU, *Emile ou De l'éducation et Julie ou la Nouvelle Héloïse*, Folio Classique, Éditions Gallimard, 1995 et 1993

(6) Julia KRISTEVA, *L'Horloge enchantée*, Éditions Fayard, 2015

(7) G.W.F. HEGEL, *Phénoménologie de l'esprit* t. I et II, Éditions Gallimard, 2002

(8) G.W.F. HEGEL, *Science de la logique, livre Premier, L'Être*, Éditions Vrin, 2015

(9) Martin HEIDEGGER, « Hegel et son concept de l'expérience », texte publié en 1950 dans *Les Chemins qui ne mènent nulle part*, Éditions Gallimard, 1962

(10) G.W.F. HEGEL, *Leçons sur la philosophie de la religion*, Éditions PUF, 2004

(11) Julia KRISTEVA, *Cet incroyable besoin de croire*, Éditions Bayard, 2008